

seulement lancé l'exercice de la terreur contre les catholiques conservateurs de la tradition vraie, mais ont ouvert la voie au désastre général. C'est ce que Hilaire Belloc a appelé « la trahison de

l'Angleterre » (*Europe in the faith*, 1920), et qui s'avère être le premier moment de la modernité et de la lente destruction de l'Europe.

CLAUDIO FINZI

Darwin et les sciences cognitives

L'année 2009 fut une année Darwin. Profitant sans doute de cette vague, *Darwin en tête*, paru l'an passé, entend décrire comment les sciences cognitives intègrent la perspective évolutionniste¹. Dans cette optique, dix chapitres abordent ainsi successivement la psychologie, la psychiatrie, l'éthologie, les sciences sociales, l'évolution culturelle, l'archéologie cognitive, la linguistique, les neurosciences cognitives et l'intelligence artificielle. Conformément aux errements actuels, cet exposé se clôt sur une bibliographie de plus de cinquante pages, relatives à des publications très majoritairement postérieures à 1980 et peu connues du grand public ; cela permet au lecteur d'identifier les thèmes de prédilection du paradigme en place, et, sinon sa vitalité, du moins sa réelle capacité de production, à proportion du nombre de postes, signe de financements publics non négligeables ; par ailleurs, on ne trouve guère de traces de remises en cause externes, même si plus d'un auteur

se montre lucide sur les limites de l'exercice auquel il se consacre. *Darwin en tête* n'est pas désagréable à lire et évite largement l'écueil du jargon. Il offre un panorama assez complet, et se révèle, par là même, un outil appréciable. Il faut avouer aussi que l'ouvrage n'ouvre pas de perspective intellectuelle réellement nouvelle ou saisissante, mais ce n'est pas nécessairement le premier objectif d'une telle synthèse. Parmi les éléments plus particulièrement dignes de retenir l'attention, on pourrait noter quelques pages sur l'interdiction de l'inceste dans certaines espèces animales (pp. 38-39), sur le lien entre intelligence et vie en société (question du « cerveau social » et du rôle du langage, pp. 80-90 et pp. 198-199), sur la problématique de la reconnaissance dans le miroir (pp. 95-96), sur la question de l'évolution culturelle, sur l'apparition des premières catégories dont celle de substance (p. 209), sur le passage de l'acquis à l'inné (pp. 266-269)², ou encore sur divers processus intellectuels³.

1. *Darwin en tête, L'Evolution et les sciences cognitives*, Collectif, sous la direction de Jean-Baptiste Van der Henst et Hugo Mercier, PUG, Grenoble, août 2009, 28 €, 372 p.
2. Certes, contrairement à une idée reçue, Darwin n'était pas hostile à l'idée d'une hérédité des caractères acquis (que l'on présente généralement comme un principe exclusivement lamarcien). Mais il est toujours amusant de constater que, derrière le nom de Darwin, c'est un schéma explicatif qui n'est pas « mutation-sélection » que met ici en avant notre ouvrage.
3. Cf. le thème largement évoqué de la modularité cognitive. Quelques absences étonnent un peu ; le chapitre consacré à l'intelligence artificielle n'évoque pas, même allusivement, les questions liées à l'incomplétude des langages un peu riches (fameux théorèmes de Gödel).

A côté de ceci, et au-delà de son contenu immédiat, *Darwin en tête* peut retenir l'attention de l'honnête homme en tant que révélateur du positionnement épistémologique du darwinisme pour les sciences humaines qui, haut et fort, se réclament de lui.

Le concept de darwinisme est devenu fort mou, et n'est pas toujours invoqué à bon escient. Si l'on s'en tient aux écrits de Darwin expurgés de leur contenu raciste, le darwinisme peut être défini par trois thèses : aspiration au moins implicite vers un transformisme absolu (tous les êtres vivants descendent d'un premier parent, les espèces ayant évolué au cours du temps) ; application de cette thèse à l'homme et réduction de la créature rationnelle à l'animal sans intelligence ; explication de l'évolution des espèces grâce au schéma « mutation aléatoire et sélection par la survie du plus apte ». Sans lancer ici de nouvelle discussion, rappelons que la négation de la spécificité de l'intelligence conduit à l'absurde ; et que le schéma explicatif proposé n'est ni vérifiable ni scientifique au sens propre – il s'agit plutôt d'une thèse épistémologique, au contenu informationnel évanescent et philosophiquement intenable.

Qu'en est-il donc de l'application du darwinisme aux sciences cognitives évolutionnistes ? Les trois thèses de Darwin prennent-elles, dans ce champ, la figure de postulats féconds ? *Darwin en tête* s'avère intéressant en ce que, à son corps défendant, il ne permet pas de répondre par l'affirmative. Malgré le titre et de nombreuses protestations, on ne peut identifier aucun lien fort entre les hypothèses darwiniennes ci-dessus et celles des conclusions de l'ouvrage

qui semblent bien étayées. Comme le reconnaît très honnêtement l'un des co-auteurs, néanmoins convaincu de la pertinence du darwinisme, « beaucoup de courants psychiatriques [mais on pourrait dire la même chose de toutes les sciences cognitives] ont été approximativement darwiniens, en ce sens qu'ils ont traduit leurs hypothèses dans le langage de l'évolution – traduction aussi facile qu'elle est sans conséquence, tant les hypothèses évolutionnistes sont aisées à produire et difficiles à tester » (p. 35).

De fait, certaines déficiences et pathologies perdurent, et ne semblent pas sur le point d'être éliminées par la sélection naturelle qui devrait pourtant sans cesse améliorer l'espèce. De réels efforts sont alors déployés pour nous convaincre que, à au moins une époque de l'histoire de l'évolution, ces pathologies auraient constitué un avantage pour nos lointains parents. L'anorexie (pp. 48-53), par exemple, aurait offert à nos lointains ancêtres une bonne capacité de résistance à la disette. Cette affirmation est-elle absolument convaincante ? Nous laissons le lecteur en juger. Mais, même en admettant le caractère potentiellement avantageux de l'anorexie, rien n'oblige à l'expliquer sur le mode darwinien ; on pourrait proposer un schéma explicatif augustinien, et soutenir que Dieu est si grand que d'un mal (l'anorexie), il a su tirer un bien (la résistance à la disette) ; ou un schéma explicatif un peu naïvement finaliste (la fonction anorexique vise la résistance à la disette, et n'est pénible qu'en raison du péché originel) ; ou un schéma explicatif lamarckien (l'habitude de la disette a créé la capacité à se passer de nourriture, et par là l'anorexie) ; etc.

Pour ce qui est de la réduction de l'homme à l'animal sans intelligence, la grande question évolutionniste est justement l'émergence des fonctions cognitives de l'homme. Les expériences (remarquablement intéressantes) menées ces dernières années sur les bonobos et d'autres animaux sont rappelées ; mais elles contribuent involontairement à illustrer un fait très simple, c'est que le bonobo n'est pas un homme. Quelques thèses prêtent presque à sourire. « Povinelli et Cant suggèrent que la conscience de soi se serait développée chez les grands singes car ils devaient se déplacer dans les arbres. Leur grande taille et leur poids élevé constituent un risque élevé de casser les branches sur lesquelles ils évoluent. Il en serait résulté une capacité à concevoir son corps comme une entité propre qu'ils seraient alors capables de reconnaître dans le miroir » (p. 95). Ceci n'explique pas grand-chose, l'auteur l'admet de très bonne grâce, surtout quand on veut le transposer aux dauphins. Mais quoi qu'il en soit, point n'est besoin de nier la spécificité de l'homme pour admettre la pertinence d'études qui portent sur l'homme en tant qu'animal, ou sur l'animal en tant que participant d'une certaine manière à quelque chose de l'homme. Saint Thomas avançait : « Les autres animaux ont quelque part de la prudence et de la raison selon leur instinct (*quandam participationem prudentiae et rationis secundum aestimationem naturalem*) ; les grues suivent leur chef et les abeilles obéissent à leur roi. » (ST, Ia, Q91 a1, relatif à la domination de l'homme sur l'animal en l'état d'innocence). Concernant une certaine continuité (ou

du moins contiguïté) entre les différents règnes, le même saint Thomas affirmait aussi : « On peut admirer une admirable connexion entre les choses. On trouve toujours, en effet, que ce qu'il y a de plus bas dans le genre supérieur touche à ce qu'il y a de plus haut dans le genre inférieur. Par exemple, certaines espèces, dans le genre des animaux, sont à peine au-dessus de la vie des plantes, comme les huîtres, qui sont immobiles et n'ont que le toucher, et sont fixées à la terre comme les plantes. C'est pourquoi le bienheureux Denys, au septième chapitre des *Noms divins*, dit que la sagesse divine unit *l'achèvement du supérieur au commencement de l'inférieur*. Il faut donc entendre que ce qu'il y a de plus haut dans le genre des corps, à savoir le corps humain avec sa complexion équilibrée, atteint ce qu'il y a de plus bas dans le genre supérieur, à savoir l'âme humaine, qui tient le dernier degré dans le genre des substances intellectuelles, comme on peut le percevoir en considérant son mode de penser. De là vient que l'âme intellectuelle est appelée *horizon* et confins des réalités corporelles et incorporelles, en tant qu'elle est une substance incorporelle, qui est pourtant forme d'un corps. » (SCG, II, 68).

Les meilleurs des résultats présentés dans *Darwin en tête* sont ainsi ceux qui s'avèrent, au bout du compte, indifférents aux postulats du darwinisme ; mais l'on peut franchir un pas supplémentaire, car il s'avère que la *philosophia perennis* permettrait de mettre lesdits résultats en perspective de manière autrement satisfaisante.

Pour reprendre les exemples cités, l'homme est à la fois un animal rationnel

et un animal politique. Les implications mutuelles entre ces deux dimensions de notre condition ne sont pas immédiates. Seule une réflexion plus générale sur l'intelligence et la cité peut donner tout leur sel aux quelques remarques factuelles que propose *Darwin en tête*, à partir d'une étude du monde animal – mais pour cela, il faut accepter de reconnaître une différence de nature entre l'intelligence et l'instinct, entre la société politique et la fourmilière.

Par ailleurs, le test du miroir ouvre naturellement sur la question de la connaissance de soi, qu'elle soit sensible ou intellectuelle – et il faut distinguer les deux. Or, sur ce sujet, la réflexion de *Darwin en tête* tourne court. Mais on trouvera de très profondes réflexions sur cette question chez saint Thomas (cf. en particulier ST, Ia, Q14 a2). Qui se connaît soi-même, par là-même, existe à la fois hors de son intelligence (comme objet de connaissance) et dans son intelligence (comme objet connu). Qui revient ainsi à sa propre essence subsiste

d'une certaine manière par soi, et prend un degré d'être d'une robustesse nouvelle, et d'une amplitude à un certain point de vue illimitée. Dans le même ordre d'idées, Dieu seul se connaît lui-même parfaitement – et c'est ainsi qu'il engendre le Fils, le Verbe. C'est l'aspect métaphysique du « Connais-toi toi-même », plus important que son seul aspect moral ou thérapeutique, aspect implicitement cité dans *Darwin en tête* mais qui trouve son origine dans un au-delà auquel se ferme, par principe, la démarche darwinienne.

Darwin en tête propose ainsi non seulement un éclairage sur l'état actuel des sciences cognitives, mais aussi sur un cas très particulier de communauté scientifique; une communauté qui propose des points de vue ponctuels parfois pertinents, mais qui parfois patine ou s'auto-entretient dans un cadre épistémologique peu efficace parce que mal posé. Sa mise en question permettrait aux auteurs de déployer leur intelligence de manière autrement féconde.

JACQUES HENRY

Žižek, marxiste pop ou chrétien anonyme ?

Philosophe slovène d'expression anglaise, né en 1949, Slavoj Žižek n'en est pas moins francophone à ses heures, et brillamment, puisqu'il a soutenu une thèse de doctorat en psychanalyse à l'Université Paris VIII, devant Jacques Alain Miller, gendre et héritier de Jacques Lacan.

Cet hégélien postmarxiste publiait en 1988 son premier livre traduit en

français, intitulé *Le plus sublime des hystériques. Hegel passe*¹. C'est sous le signe d'une certaine irrévérence, en effet, que le jeune trentenaire de l'époque construisait une pensée dont progressivement la liberté, l'humour et la séduction assurent à travers plus de vingt titres à ce jour la diffusion auprès d'un public spécialisé mais croissant.

1. Point Hors Ligne.